



## La Cantatrice chavirée

par Michel Ménaché (cette note est parue, incomplète et sous un autre titre, dans le Basilic N°39 de septembre 2011)

La joyeuse complicité littéraire d'Alain Freixe et Raphaël Monticelli entretient et réactive une aventure d'écriture qui semble remonter à l'origine du monde (de Lucy à Courbet !). Pas de deux pour mains à plume, java chaloupée de l'imaginaire, du cœur des villes au *tourbillon silencieux au fond des nuages, caresse au front des galaxies...*

Livres d'artiste avec Jean-Jacques Laurent, Frédérique Nalbandian..., opuscules divers se sont succédé jusqu'à un premier ensemble de 52 doubles variations composées en contrepoint par chacun des deux auteurs : *Pas une semaine sans Madame\**. Dès le début de cette collaboration, Alain Freixe a choisi le caractère romain et Raphaël Monticelli l'italique.

Leurs caresses croisées, pudiques et facétieuses, courent sur le clavier, débusquent la quintessence fugace, l'omniprésence tellurique, marine, éolienne, du féminin dans tous ses états. Leur érotisme ludique, onirique, s'inscrit dans une quête rimbaldienne tout autant que chaplinesque de l'éternelle inconnue. Comète d'encre des éclats de mystère ou de transparence qui s'incarnent tour à tour dans *Madame*, femme-univers, lunaire et solaire, obscure et incandescente...

Jean-Marie Barnaud, qui signe la préface, tente de cerner la singularité des deux poètes : *Chacune des voix fait entendre son souffle : saccadé, inquiet pour Freixe, c'est le rythme d'une marche qui ne veut rien céder à un quelconque apaisement [...] qui nous laisse avec cette perte et cette faim [...] Rythme plus souple, parfois détendu [pour Monticelli...] On dirait sa partition en un sens plus sensuelle, comme s'il s'agissait de ramener à la terre proche le corps et le regard impatient du marcheur : d'où certaines figures d'une chorégraphie aimable; d'où encore ce sentiment d'un trop plein du monde, d'un jardin inépuisable dont le passage aléatoire de Madame révèle le foisonnement.*

L'écriture aérienne, baroque, s'articule en trois mouvements :

- *Chère, l'absente et la toujours là*, thème inspiré par Jean-Noël Lazlo, dans le prolongement d'un projet de Correspondance (Grasse, 2001) et à propos de la trace qui sans cesse disparaît ou anticipe sur *l'imminence d'une révélation qui ne se produit pas*, selon le mot de Borges.
- *Madame dans les vagues du chant des villes*, séquence composée à partir de l'œuvre de la plasticienne Frédérique Nalbandian.
- *Madame, d'une lune noire à l'autre*, plongée dans la profondeur des forêts, *lieu des surprises où brutalement toujours Madame nous rend à nous-mêmes. À la part d'énigme qui nous fonde.*

Chant d'amour et de déglingue à deux voix, la dissémination des images en chassé-croisé faisant écho à la dissémination de l'insaisissable présence, en fugue perpétuelle : *Oh ! ce souvenir d'un défroissé d'âme qui passe !* (A.F.) Ou, comme en lévitation, cette figure déployée de l'embrassement cosmique : *Elle prenait des libertés avec son corps ; elle le voyait flotter au-dessus des falaises : ses bras épanouis suivaient l'ample dessin dont ses mains entouraient les anses du ciel.* (R. M.) Jeu des métamorphoses, où l'animalité prend souvent le pas sur l'immatérialité, ou plutôt combinatoire de l'état sauvage et de la transcendance : *Cette lueur dans le jour. Louve errant dans la lumière.* (A. F.)

Dans la première vague du second mouvement, la jungle de la ville s'anime : *Madame au cœur léger dans le blanc vacarme des nids.* (R.M.) La violence s'insinue soudain : *Quand c'est le*



*couteau qui borde, Madame dans les ronces des villes s'époumone en cantatrice chavirée.* (A.F.) On songe, bien sûr, à l'imagerie surréaliste, à la magie qui nimbe chaque évocation de la femme sublimée, souvent en expansion cosmique dans le fantasme ou la transe poétique : *Elle est la toujours commençante. La figure du désir habillée aux couleurs du monde.* (A.F.) Et de la prosodie à la musique, il n'y a qu'à tendre un peu l'oreille vers un *glissando* arraché à la harpe des cordes vocales : *Il faut apprendre à aimer cette symphonie amère aux discordances de harpes lasses stridulations et crissements air caillassé tempo malade qui s'enfièvre il faut en effet dit Madame mûrir les cris.* (R.M.)

Image de la femme-phénix (R.M.), ou de la porteuse de lumière : *Madame parie toujours pour la lumière quand tout menace de s'éparpiller dans l'obscur.* (A.F.) De l'énergie peu ou prou dévastatrice, mais en définitive réparatrice et révélatrice qui reconquiert le jour, arrache à l'homme son refoulé, perce son mystère, débusque ses faux semblants : *Madame est une excavatrice. Elle creuse en nous trous et galeries.* (A.F.)

Plus abruptement encore, dans la dernière séquence : *Madame est une torche.* (A.F.) Les contradictions éclatent. Rien d'univoque dans ces variations libres, l'oxymore conjugue le fiel et le miel, la blessure et sa guérison : *Vous êtes l'écorchée, Madame lépreuse. Le sang colle vos voiles à votre chair à vif. A chaque mouvement de votre danse dans les bois la douleur lance. Madame meurtrie de douceur.* (R.M.) Le feu et la glace, la lumière et l'ombre. Madame rassemble en elle tous les éléments du monde réel, du monde rêvé. Mère ou amante, elle aura tôt relégué nos vieux mythes aux piétés de poussière : *nos voix dans le vent des voix, c'est vous qui les portez, Madame.* (R.M.) Et en écho sensible, reste la part de l'ombre d'une quête infinie : *Madame qui portez tout ! Vous êtes le jeu du monde. Le pays du secret. Des forêts profondes. Où s'efface jusqu'à la lumière.* (A.F.)

Jean-Marie Barnaud décrypte l'ouvrage avec ferveur : *On sort rasséréiné de ces lectures croisées. Et savez-vous pourquoi ? C'est que chacun comprend que l'altérité ici n'est pas source de souffrance, de solitude, mais au contraire source du désir ; moteur de l'élan nécessaire pour se risquer toujours vers le dehors, là où se donne la chance d'un visage.*

La chance d'un visage, effervescent. Comme la langue. Danse d'envoûtement du poème...

\* *Pas une semaine sans Madame*, chez le même éditeur en 2002...

*Madame des villes, des chants et des forêts*, L'Amourier éditions 2011

par Yves Ughes (Le Patriote Côte d'Azur, novembre 2011)

*Elle hésite, se montre à peine, on croit la voir au coin d'une rue, ce n'est pas elle. Cette silhouette ? Non. Elle passe. Et ce visage si... – Madame se cache. Madame est timide.*

Nul ne saura jamais qui est Madame, et c'est en cela qu'elle suscite l'écriture et peut le faire à l'infini. On pourrait souligner, car ces Madames-là ont une histoire précise, qu'elles ont maille à partir avec la peinture (plutôt pour Raphaël Monticelli) ou avec la poésie (ce serait alors côté Alain Freixe). Mais tout va bien au-delà, semble-t-il.

Certes, l'aventure vient de loin, et elle se noue autour de plasticiens : Jean Noël Laszlo, Frédérique Nalbandian, Jean-Jacques Laurent, mais elle se réalise à quatre mains, renouant avec une longue tradition surréaliste, que l'on pense notamment au " Ralentir Travaux ", qui convoqua en l'occurrence six mains, celles de Paul Éluard, René Char et André Breton. On s'interroge alors sur le fait d'écrire, sur l'appropriation de l'écriture, on pratique la mise en jeu, la remise en cause du style. Avec Raphaël Monticelli et Alain Freixe nous assistons à une mise en écho. À l'art plastique, à l'écriture poétique se joint une dimension musicale.

Qu'elles soient accomplies le dimanche soir par mails croisés, ou par d'autres types d'échanges, ces créations poétiques denses et ramassées s'appellent et se répondent.

Par-delà la peinture, la poésie ou la musique, c'est la vie que *Madame* interpelle et interroge. Plus exactement le mystère de vivre, et l'insolite réponse que les hommes apportent à ce mystère.

*Alain Freixe a choisi le romain et Raphaël Monticelli l'italique.* Le marquage typographique n'aurait-il pas été mentionné qu'on n'en aurait pas moins perçu la progression de ces écritures parallèles.

Chez Raphaël Monticelli, l'interrogation se noue dans l'épaisseur des matières, *l'orgie douloureuse des quais ! ou la saveur acide des fumerolles !* Le schiste n'est pas loin de la salive, *l'ondulation des racines* tend vers les *reflets des pépites lourdes*. Le monde interroge par sa densité même, son épaisseur. Cette épaisseur qui, à force d'être, devient parfois diaphane et se dérobe.

Avec Alain Freixe domine le noir, le vide, le silence, les tournures négatives : *ce rien de silence sur le carrefour éteint des mots et des morts*. Démarche de l'évidence : le monde y est évidé, récuré jusqu'à l'os.

Nous en resterions là, le dialogue accèderait déjà à la beauté, celle du contrepoint. Mais les deux textes une fois posés entrent en échanges, et ce qui pourrait se limiter à un collage devient action ascensionnelle, chant ascendant.

Car les textes se contaminent. L'épaisseur du monde de Monticelli se laisse gagner par la musique de Freixe : *Le cœur battant Madame écoute : la ville nous dérobe aussi notre silence...* Et inversement : *Madame, c'est de la lumière qui cherche le matin.*

Le texte devient alors un oratorio, une montée sonore et sensuelle, faite de silences et de charges charnelles qui tentent d'approcher aussi près que possible ce qui toujours se dérobe : notre temps, nos heures, cette vie qui bat dans l'étrangeté de nos temps.

La percée aura lieu : *Madame est messagère. C'est une abeille sur la fleur du monde. À son envol, on la sait reine future.*

À suivre donc.